

Bulletin des Publications et des Réimpressions les plus récentes.

CANADA.

UN CONTEMPORAIN : G. B. Faribault, par l'abbé Casgrain ; 1 vol. in-12, broché, 123 pp. Léger Brousseau, éditeur.

M. Hamel, gendre de M. Faribault a conservé sur la toile les traits de l'homme de bien qu'il avait le droit de vénérer à plus d'un titre. Cette belle figure est placée en tête de la biographie que vient de publier M. l'abbé Casgrain. Est-ce le peintre ? est-ce l'écrivain qu'il faut le plus admirer ? En vérité, nous serions en peine d'en juger, et c'est bien le lieu de reconnaître l'axiome proclamé par le vieil Horace : *ut pictura poesis*. La poésie a donné la main à la peinture, et toutes deux ont rivalisé d'efforts pour conserver dans toute leur pureté les traits de notre éminent conchyen que la mort a vainement tenté de défigurer. Grâce à ces deux talents, nous aurons toujours sous les yeux sa noble figure et l'exemple de ses grandes vertus.

LE COLLÈGE DE NICOLET : 1 vol. in-12, broché, 215 pp. ; sorti des presses de la *Minerve*.

C'est une bonne et nous dirons même une religieuse pensée que celle de conserver ainsi le souvenir des hommes généreux qui ont consacré leur vie entière à l'éducation de la jeunesse du pays. Tous nos hommes d'élite dans presque toutes les classes de la société retrouvent dans les noms des Laval, des Plessis, des Bédard, des Girouard, des Ducharme, des Mignault, etc., les parrains de leur intelligence. Tous ces beaux noms de notre histoire se rencontrent au berceau de leur première idée. Ils ont pour ainsi dire pétri de leurs mains les esprits et les cœurs de nos hommes les plus éminents. Si nous n'avons jamais manqué de chefs, si nous avons une belle histoire politique, c'est à eux que nous le devons. Notre nationalité s'est retremée plus d'une fois aux foyers de lumière que la religion a fait surgir, suivant le besoin, de différents points du pays, et encore aujourd'hui, nos destinées n'ont de garantie de salut que dans le maintien de ces institutions qu'elle a créées. Les continuateurs de ces œuvres se montrent dignes de l'héritage de gloire et de vertu qui leur a été légué. Nous leur devons à tous une reconnaissance infinie, une reconnaissance d'autant plus grande que leurs travaux sont détachés de tout but terrestre, de toute récompense matérielle. Le dévouement le plus entier est le couronnement de leurs mérites. Ils ne sèment que dans les cœurs, c'est bien le moins qu'on leur rende des actions de grâces pour les bienfaits qu'ils nous distribuent avec tant de prodigalité. Insérons leurs noms à la première page de notre histoire et gravons les à jamais dans la mémoire de la nation.

CHANSONS POPULAIRES DU CANADA, recueillies et publiées avec annotations, etc., par Ernest Gagnon ; 370 pp.

Ce petit recueil doit trouver une place honorable dans toutes nos bibliothèques, par son mérite littéraire. Dans les courtes notes qui accompagnent chacune de ces chansons recueillies à propos sur la pente de l'oubli, l'auteur a trouvé l'occasion d'écrire de bien jolies, de bien charmantes choses, avec un style à la fois naturel et brillant. M. Gagnon connaît son art et il sait en parler comme il sait le pratiquer, avec science et talent. Mais c'est surtout par nos familles canadiennes que cet ouvrage sera le plus hautement préconisé. Tout notre passé est là, dans un petit livre, dans cette centaine de chansons, que nos pères ont composées ou chantées, dans leurs malheurs, dans leurs amours, dans leurs espérances, dans leurs joies. Ces refrains si purs, remplis d'une poésie naïve, sont l'image des mœurs d'autrefois, qu'un courant de nouvelles idées altère et détruit impitoyablement. Il y a plus d'un de ces débris que la jeunesse méprise et foule à ses pieds qui méritent l'attention du véritable poète et même du philosophe.

Nos chansons vont se perdre, s'oublier. Déjà on ne les entend plus que dans des campagnes, éloignées des villes et sur les lèvres décolorées de nos aïeules. Nous avons pourtant dormi notre premier sommeil en entendant ces doux, tendres et souvent mélancoliques refrains.

Par quoi les avons-nous remplacées ? Par de fades romances, par des opérettes équivoques ou bien par des opéras, qui semblent vous prendre à la gorge pour vous étouffer et qui font craindre l'apoplexie pour le chanteur ou la chanteuse.

En vérité, nos médecins ne fréquentent pas assez nos salons !

Une page du *Ca et là* de M. Veullot, sur pareil sujet ne serait pas déplacée ici. Au surplus, le Veullot est aujourd'hui tout plein d'actualité. La voici cette page :

« Un soir dans un très beau salon, voilà une très belle comtesse, grande, bonne, parée, illustre, que vous dirai-je ? un cygne à plumes de paon, un air de reine, une voix de poète et pour compléter l'éloge un esprit de femme, voilà cette filleule des fées qui se met au piano et qui vous chante une romance à la mode.

La romance finie, grands compliments de tous côtés, charmant ! adorable ! divin !

J'avais désiré entendre chanter la Comtesse et je crus, que je lui devais aussi quelque fadeur. J'avancai, le courage me manqua. La Comtesse voulut s'en amuser.

Eh bien, me dit-elle, j'ai chanté, vous m'en avez priée ; voyons votre compliment. — Hélas ! madame, vous avez été parfaitement bonne de

chanter, vous avez chanté parfaitement, et je vous serai parfaitement obligé si vous me dispensez d'en dire davantage. — C'est parfait, dit-elle, continuez. — Que m'ordonnez-vous, madame ? J'ai une opinion sur les romances. — Vous n'aimez point les romances ? — Je l'avoue en tremblant, madame. — Pas même celles que je chante ? — Celles-là, madame, moins que les autres, je le dis hardiment. — C'est comme moi ; mais il faut voir vos raisons. — Nous ne me diriez point que je chante mal ; c'est ce que j'ai chanté qui vous déplaît. Qu'est-ce que j'ai donc chanté ? Allons, ne craignez pas de me rendre un service. — Eh bien, madame, vous avez chanté ce que pour rien au monde vous ne voudriez dire.

Elle réfléchit un instant, me tendit la main, et reprit : — Je vous écoute. — Véritablement, madame, continuai-je, c'est un service que j'ose essayer de vous rendre. Comment se peut-il que votre mémoire retienne et que votre voix répète ces platitudes ? Que trouvez-vous donc là dedans ? — Rien du tout ? Des sons. — Mais ils ont un sens. Premièrement, vous faites tort au bon goût, aux beaux vers, quand vous daignez redire ces rimes fades, alignées par une main vouée à la tenue des livres. Ah ! si vous connaissiez Pinson ! — Quel Pinson ? — L'auteur de tout cela. Un employé, une ombre jaune qui va et revient de son bureau à sa chambre, un parapluie sous le bras. Rien dans la tête, rien dans le cœur, rien sur le visage. En même temps que son parapluie, il porte un dictionnaire de rimes, d'où il tire des poésies qu'on lui paye trente-trois francs, et que les belles dames vont chanter en belle parure, pour charmer le beau monde et faire mourir de chagrin les vrais poètes. Ce soir, madame, quand vous serez seule, réécoutez-vous à haute voix la romance de Pinson, en pesant un peu les mots. Votre prière n'y perdrait rien. Pinson parle de ciel et d'amour ! vous verrez s'il a jamais jeté un regard vers le ciel, jamais senti battre son cœur. Mais les mots y sont ; ils forment un scabreux mélange sur lequel je crèrais au moins téméraire d'attacher l'attention des enfants sérieuses qui sont ici. Dans quelques années, lorsque votre fille aura quinze ans, vous plairait-il qu'on viant lui dire ou lui chanter qu'il faut aimer, que l'amour est le bonheur, qu'il y a des messieurs et des demoiselles sur la terre qui s'appellent entre eux des anges, qui se disent que l'amour est éternel. Et quand ? c'est vous qui donnez un charme à ces sottises, vous si pieuse et si honorée, qui voulez-vous qui les blâme ?

— Vous avez raison, me répondit la comtesse. Je savais bien que ces romances me plaisaient peu, mais je ne cherchais point à m'en rendre compte. J'ai toujours entendu chanter cela ; je l'ai chanté comme les autres. Je ne crois pas qu'il en résulte grand dommage. Toutefois, il est vrai que c'est absurde. Faute d'y songer, nous autres chrétiens, nous devenons païens dans ce monde païen. En vérité, je ne souhaitais pas du tout que ma fille fût valoir les rêveries de M. Pinson. Et de quel droit chanterais-je ce que je ne voudrais pas que ma fille chantât ? Adieu, monsieur Pinson ; nous ne voguerons plus dans votre nacelle. . .

Après cela, si l'on veut encore à tout prix, de la romance et de l'opérette, des anges aux ailes d'or, aux yeux bleus, etc., nous ne demanderons plus qu'un laissez chanter pour les vrais canadiens à qui le cœur en dit encore. Un petit coin s'il vous plaît sur les rayons de vos bibliothèques, pour ce petit livre. C'est bien naïf, bien simple, bien malotru pour vous, peut-être ; mais pour nous, nous savons que nous venons de là et nous nous en honorons. Il y a du cœur là dedans et vous n'avez pas même d'esprit pour le remplacer. Là donc, un petit coin de vos grands murs pour ce portrait de famille qui rappelle de si doux, de si tendres, de si généreux souvenirs.

Sommaire de la *Revue Canadienne*, livraison de mars : Nélida, (suite) par T. L. — De la satire chez les anciens, par Octave Pelletier. — De Québec à Mexico, (suite) par Faucher de St. Maurice. — Entretien sur Naples, (suite et fin) par J. S. Raymond, Ptre. — Les événements du mois, par J. Royat.

Sommaire de l'*Echo de la France*, livraison d'avril. — L'évêque d'Orléans est un grand coupable, par H. de Rianney. — Fiat voluntas tua, (poésie). — L'épiscopat français. — Mémoires anecdotiques, (fin). — Les Odeurs de Paris. — Les Moines d'Occident. — Conférences du Notre-Dame, par le P. Hyacinthe. — La clef d'or, (suite) par Zénide Fleuriot. — Pensées diverses. — Esquisse du P. Hyacinthe. — Chansons populaires du Canada. — Le rameau bénit, (poésie). — L'abeille butineuse de l'Echo.

FRANCE.

COLBERT : Lettres, instructions et mémoires de Colbert, publiés d'après les ordres de l'Empereur sur la proposition de S. Exc. M. Magne, ministre des finances, par Pierre Clément, membre de l'Institut. T. IV. Administration provinciale, agriculture, forêts, haras, canal du Languedoc, routes, canaux et mines. Gr. in-8, cxxxi-679 p. Paris. Imp. Impér. 12 fr.

CONSTANT (B.) : Adolphe, anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu, par Benjamin Constant. Nouvelle édition, suivie de la lettre sur Julie et des réflexions sur le théâtre allemand, du même auteur, avec un avant-propos de M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. Gr. in-8, viii-280 p. Paris. Lib. Michel Lévy frères, 1 fr.

ERCKMANN-CHATRIAN : Le Blocus, épisode de la fin de l'Empire, par Erckmann-Chatrian. 1er, 2e 3e et 4e éditions, in-18 Jésus, 339 p. Paris. Lib. internationale Hetzel, 3 fr.